

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, vendredi 23 octobre (1914)

Décidément, si l'on en juge à ce qu'ils disent, les Allemands sont invulnérables et, s'ils ne triomphent pas par hasard, ils ne cèdent jamais non plus, même pas par hasard. Ils nous racontent aujourd'hui :

"Sur le canal de l'Yser, nos troupes restent en contact acharné avec l'ennemi. Ce dernier est appuyé par son artillerie, du côté de la mer, au nord-ouest de Nieuport.

"Un torpilleur anglais a été mis hors de combat par notre artillerie.

"Les combats à l'ouest de Lille continuent. Là-bas aussi, nos troupes sont passées à l'offensive et



ont repoussé l'ennemi sur plusieurs points. Quelque deux mille Anglais ont été faits prisonniers et on a pris plusieurs mitrailleuses."

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (33) », in LA NACION ; 19/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Certaines affiches des autorités allemandes peuvent être notamment consultées en suivant le lien INTERNET :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/affiches>

Source, également intéressante :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

Grâce à l'admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart, le *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) est accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 – ; il nous semble intéressant d'en comparer des passages avec certains événements évoqués par Roberto J. Payró.

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20Oguerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Paul MAX dit en date du :

Vendredi 23 octobre 1914 (pages 96-101). (...) Je suis allé visiter aujourd'hui Epeghem ou plutôt ce qui reste d'Epeghem. Le spectacle est tragique. Ici, à Bruxelles, nous ne voyons de la guerre, en somme, que les soldats ennemis et les arrivages de blessés. Mais pas là ! Jusqu'à Vilvorde, tout est intact. Jusqu'à mi-chemin entre Vilvorde et Epeghem, tout est intact encore. Seules des inscriptions à la craie : « *Sehr gute Leute* », « *Offizieren 5/8* », etc., indiquent le passage des troupes. Mais au delà, la guerre a fait ses ravages. Ce sont d'abord les poteaux télégraphiques que l'on voit de loin, renversés le long des voies du chemin de fer. Puis, de grands arbres qui gisent sur le bord de la route (et servent sans doute à la barrer) puis des tranchées à droite de la chaussée, puis enfin... des ruines ! D'horribles ruines calcinées, tordues,

tendant vers le ciel de grands bras noirs, ouvrant sur la campagne ravagée l'orbite vide des fenêtres sans vitres, sans rideaux, sans châssis. Ce sont les ruines d'Eppeghem.

En prenant à travers champs, on se trouve tout d'abord devant une première rangée de tranchées, sur le bord d'un petit cours d'eau noirâtre et puant. Là-même, devant ces tranchées, il y a un petit monticule de terre couvert de fleurs et surmonté d'une croix en feuillages : c'est la première tombe de soldat que l'on rencontre. Sur un pont de planches, on passe le petit cours d'eau : une veste de chasseur, accrochée à un bâton, en garde, sentinelle macabre, l'extrémité. Au-delà du pont, on voit les premières maisons rasées par la mitraille. Il n'en reste que les quatre murs : tout a été détruit. Parmi les briques amoncelées, parmi les poutres noircies, on voit encore ici une balance, là une machine à coudre, tordues par le feu... plus loin, du linge, des chaussettes qui, par on ne sait quel miracle, ont échappé à l'incendie... enfin, dans un réduit qui peut-être était l'écurie, une mâchoire de cheval montre ses dents jaunâtres. En quittant ces fermes, on arrive au château, magnifique demeure d'un baron : la porte en fer travaillé est renversée, arrachée de ses gonds, tordue et son battant brisé est tombé au pied même d'un écriteau sur lequel est inscrit : « *Défense d'entrer* ». Le magnifique parc qui entoure la demeure est saccagé. Des bouteilles vides gisent dans les taillis. Parmi les feuilles mortes, je ramasse un linge de pharmacie d'un soldat allemand ^(b) et l'inscription, la manière de s'en servir est toute fraîche encore malgré qu'il y ait sur le linge quelque chose comme du sang. Du château, les quatre murs restent seuls. Par les fenêtres, on voit l'intérieur : des lits tordus, des calorifères broyés, des poêles qui ont éclaté : un amas de débris lamentables.

Devant l'entrée principale, les gens forment trois groupes autour de trois tombes. La première a été vidée aujourd'hui même : « Elle contenait, nous dit un paysan, les corps de la concierge et de son fils. Les Allemands leur avaient dit de partir... mais le fils était malade. Ils ont dû rester et ils sont morts tous les deux. On les a mis là, à 15 centimètres du sol... mais avec la pluie, la terre avait joué et, il y a trois jours, on voyait une épaule qui sortait. Aujourd'hui on les a transportés au cimetière ». La seconde tombe est une tombe allemande. Sur une croix en bois blanc se lisent les noms de ceux qui y sont : un lieutenant et quatre hommes. Enfin, dans la troisième tombe gisent côte à côte deux chasseurs belges. Une inscription au crayon dit : « Vous qui passé (sic), priez pour ces deux braves mort (sic) pour la patrie en héros. Le belge meur (sic) mais ne se rend pas ». L'émotion me gagne et je m'éloigne rapidement de ce petit coin funèbre et héroïque. Au-delà du parc du château, voici la seconde

ligne des tranchées allemandes : elles sont absolument remarquables et constituent, dans leur genre, un véritable ouvrage d'art. Ce sont de véritables appartements souterrains, une série de chambres où l'on voit encore des couvertures sur des lits de paille, des oreillers, des vestes de soldats, des souliers, chambres reliées entre elles par des couloirs de la hauteur d'un homme. Plus loin, ce sont de nouveau les maisons détruites, les chambres sans toit où l'on aperçoit de curieux vestiges de vie : ici une image de première communion, là un papier « attrape-mouches » pendu à une lampe dont il ne reste plus que la carcasse. Enfin, voici l'église, qui clôture la scène des ruines. Plus de toit, plus de clocher. L'horloge est défoncée et les cloches gisent au bas du clocher qu'elles ont crevé de part en part en tombant : l'une est brisée, l'autre est intacte. Un vitrail aussi est intact. Tout le reste est en miettes.

On s'attarderait à ce triste spectacle, mais l'heure passe, la nuit va tomber. Je m'éloigne lorsque tout à coup, dans le silence de ces ruines, retentissent des voix : c'est un bataillon allemand qui traverse le village dévasté en chantant « *Gloria, Victoria!* ». Et autour de l'église, il y a toute une série de tombes allemandes, de « *Kameraden Georg ou Fritz ou Heinrich* » et, parmi eux, la tombe d'un soldat belge : « *Ein belgischer dafere soldat* » qui a été déposé là par ses « *deutsche kamaraden* ». L'horrible chose que la guerre !

Une autre source, **générale**, qui mérite le *détour* :

<https://www.google.com/culturalinstitute/project/first-world-war>